

PHILIPPE NESSMANN

Le voyage de **MARCO POLO**



Flammarion jeunesse

« **L**ORSQU'IL APPRIT QUE J'ÉTAIS ÉCRIVAIN,
MARCO POLO ME PARLA D'UN FABULEUX VOYAGE
QU'IL AVAIT FAIT. FIÈVREUSEMENT, IL ME DÉCRIVIT
LES CONTRÉES D'ORIENT, LA TRAVERSÉE D'UN IMMENSE
DÉSERT, L'EMPEREUR DES TARTARES, UN PALAIS EN OR,
UNE GUERRE EFFROYABLE... »

Rustichello écoute, s'émerveille, puis doute. Doit-il écrire
ce *Livre des Merveilles* que lui demande Marco Polo ?
Parfois, cette histoire lui semble trop belle pour être vraie...

LE DESTIN EXCEPTIONNEL D'UN DÉCOUVREUR DU MONDE

Illustration de couverture : Miguel Coimbra



PHILIPPE NESSMANN

LE VOYAGE DE MARCO POLO

Flammarion *jeunesse*

Du même auteur

Champollion et les trésors d'Égypte, 2022

Les Exploits de l'aéropostale, 2022

Une fille en or, 2021

Sacagawea, une femme indienne, 2021

Lucie Aubrac, résistante, 2021

La Fée de Verdun, 2020

Mission Apollo 13, 2019

Le Tour du monde de Magellan, 2019

Dans la nuit de Pompéi, 2017

Le Village aux mille roses, 2016

50 inventions qui ont fait le monde, 2016

Dans les pas de Toutankhamon, 2014

Vers les mers glacées du Pôle Nord, 2014

À la recherche du fleuve sacré, 2007

© Flammarion pour la présente édition, 2022

© Flammarion pour le texte et les illustrations, 2011

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0802-8888-2

À Éliette, ultime merveille.

INTRODUCTION

Ici commence l'introduction du livre intitulé
Le voyage de Marco Polo

Au commencement, ils m'ont jeté dans un cachot humide et obscur. C'était dans le donjon, à main droite de l'entrée du port. Je partageais ma geôle avec neuf concitoyens et maints rats gris. Et que vous en dirai-je ? Comme il n'y avait pas assez de paillasses pour tout le monde, nous dormions à tour de rôle. Nous buvions l'eau croupie au fond d'un seau et mangions le pain noir que nos geôliers nous lançaient par les barreaux de la porte. Une odeur de moisi et d'urine flottait dans le cachot.

C'était en l'an 1284 après la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la cité de Gênes.

Les jours et les semaines passèrent. Je tombai plusieurs fois malade et ne survécus que par la grâce de Dieu.

Trois de mes compagnons succombèrent à la mauvaiseté de notre traitement. Parfois, il m'arrivait de les envier : eux au moins n'étaient plus prisonniers. Les mois passaient et personne ne nous disait quand nous serions libérés. Je désespérais de revoir un jour ma famille et ma cité.

Après bien une année, les geôliers me séparèrent de mes compagnons d'infortune et, sans un mot, me conduisirent dans un fourgon à cheval jusqu'à une grande maison. Ce n'était pas une prison, mais la demeure d'une riche famille. On m'enferma au troisième étage, dans une chambre aux fenêtres pourvues de barreaux.

Je ne mis pas longtemps à comprendre ce qui se passait : par manque de place dans le donjon, les Génois avaient décidé d'enfermer les moins turbulents d'entre nous dans des demeures extérieures. Les familles qui nous accueillaienat recevaient salaire pour nous nourrir et veiller à ce que nous ne nous échappions point.

Bien que je fusse toujours considéré comme un prisonnier de guerre, ma situation s'en trouva grandement améliorée. J'avais désormais un lit pour dormir et une fenêtre pour voir la lumière du jour. Ma famille, demeurée à Pise, pouvait m'envoyer des habits, des vivres et, surtout, du papier et de l'encre. Écrire a grande importance pour moi : je m'appelle Rustichello et je compose des livres. J'ai notamment rédigé pour le prince Édouard d'Angleterre un Roman du roi Arthur, qui narre les aventures des

chevaliers de la Table ronde. Mais puisque c'est d'un autre de mes livres qu'il est question ici, poursuivons notre récit.

Une deuxième année s'écoula, puis une troisième et une quatrième. Cette année-là, les cités de Gênes et de Pise signèrent un accord pour la libération des prisonniers, mais les Génois tardèrent à l'appliquer. Une cinquième année passa donc, puis une sixième et une septième. Le plus dur, c'était la solitude dans laquelle j'étais enfermé : je ne voyais personne en dehors de la famille chez qui j'étais cloîtré. Je ne parlais presque plus. L'avenir m'apparaissait on ne peut plus sombre.

Sept longues années passèrent jusqu'à ce jour de l'an 1298 après la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ où la porte de ma chambre s'ouvrit et un soldat génois poussa un homme à l'intérieur.

— Tiens, Rustichello, de la compagnie !

Le soldat referma la porte à clé et me laissa seul avec l'homme. Il avait environ quarante-cinq ans, des yeux noirs et fixes et une barbe fournie qui laissait à peine voir sa bouche. Il se tenait droit, le port altier. Il était vêtu avec raffinement d'une tunique en soie rouge, d'un beau manteau et de collants. Les soldats l'avaient autorisé à conserver ses vêtements personnels et visiblement il était de haute extraction, peut-être même noble.

En tant qu'hôte des lieux, je me devais de l'accueillir avec bienveillance.

— *Bonjour, je m'appelle Rustichello et je suis de Pise, lui dis-je dans le dialecte de ma ville.*

— *Bonjour, répondit-il en langage vénitien, je suis Marco Polo, de Venise.*

— *De Venise ? Et comment êtes-vous arrivé ici ?*

Il mit un peu de temps à me répondre.

— *La flottille génoise menaçait en mer Adriatique, non loin de Venise. Nous avons appareillé trente-deux galères pour l'attaquer. J'étais le capitaine de l'une d'elles. Mais les Génois nous sont tombés dessus par surprise. Ils ont détruit nos bateaux et capturé des milliers de Vénitiens, puis nous ont amenés ici...*

À l'heure qu'il était, ses concitoyens devaient partager les geôles obscures du donjon avec les rats gris et mes propres concitoyens. Dans son malheur, mon nouveau compagnon avait eu de la chance : en tant que capitaine, il avait échappé au donjon.

J'attendis quelques instants qu'il me demande comment je m'étais moi-même retrouvé en prison. Il n'en fit rien. Comme j'avais grand besoin de parler, je le lui racontai tout de même.

— *Moi, cela fait quatorze années que je suis ici. En l'an 1284, les Génois ont attaqué Pise et fait plusieurs milliers de prisonniers. Depuis, j'attends qu'on me libère...*

Il ne manifesta aucune émotion. Tout en préparant un lit à son intention, je lui expliquai comment se déroulaient les journées, les repas, la toilette... Il ne réagit pas plus. Je

ne comprenais pas sa distance. Ne méritais-je pas considération ?

Les jours suivants, l'homme ne prononça mot. Déçu par ce compagnon taciturne, je me renfermai moi aussi dans mon silence et me remis à ma table de travail.

— Vous écrivez ? me demanda-t-il alors subitement.

— Oui, répondis-je étonné. Je suis écrivain. Je compose des livres. J'ai écrit pour le prince Édouard d'Angleterre l'histoire des chevaliers de la Table ronde.

Je vis, au léger mouvement de sa tête, qu'il manifestait soudain de l'intérêt à mon égard.

— Et qu'écrivez-vous présentement ?

— Rien... rien de particulier... Des lettres.

— Et vous écrivez bien ?

La question était fort cavalière. Comment y répondre ?

— Bien sûr, lançai-je sur le ton de la bravade. Je suis le meilleur écrivain qui soit !

— Alors vous devriez écrire un livre sur moi !

Je le dévisageai à la recherche d'une esquisse de sourire ou d'une étincelle ironique dans le regard. Que nenni, il était le plus sérieux du monde. Mais pour qui se prenait-il ? Qu'avait-il fait de si extraordinaire ? Qui était cet inconnu qui prétendait mériter un livre ? Je me devais de le remettre à sa place et lui montrer qu'ici il ne valait guère plus que moi.

— Un livre sur vous, messire Polo ? Racontez-moi donc l'un de vos exploits, que je voie s'il vaut le papier pour l'écrire...

Le Vénitien se caressa la barbe, pensif, comme pour me montrer que, parmi tous ses hauts faits, il n'avait que l'embarras du choix. J'attendais de voir...

Et soudain, en quelques phrases, il me parla de vingt-quatre années passées en Orient, de villes perses, de la traversée d'un immense désert à dos de chameau, de l'empereur des Tartares, d'un palais en or, de cailloux qui brûlent, d'une guerre effroyable, d'une princesse à marier, d'hommes à tête de chien, de pirates sans pitié, de rubis gros comme une main et de mille autres merveilles qu'il avait vues...

Et que vous en dirai-je ? J'étais si abasourdi que je devais faire une drôle de tête. Il s'en aperçut et me demanda, un fin sourire aux lèvres :

— Alors, cela vaut-il un livre ?

Je ne répondis pas. Je n'aimais guère sa morgue. Et quelque chose me chagrînait dans son histoire. Cet homme n'avait pas quarante-cinq ans. Si, comme il le prétendait, il était resté vingt-quatre années en Orient, cela signifiait qu'il y était parti à environ vingt ans. Qu'est-ce qu'un aussi jeune homme aurait été faire chez les Tartares ?

— À quel âge avez-vous commencé votre grand voyage ? demandai-je.

— J'avais dix-sept ans lorsque j'ai quitté Venise.

— Dix-sept ans ?!... Et vous étiez seul ?

— Vous voulez donc que je vous raconte ?

L'arrogance de Marco Polo me déplaisait fortement, mais c'est vérité que je voulais en savoir plus.

— Oui, j'aurais plaisir à ce que vous me racontiez, donc je reconnaître.

PREMIÈRE PARTIE

Le voyage aller

CHAPITRE PREMIER

*Une enfance vénitienne – Le commerce des épices,
soieries et autres richesses d'Orient – Un père absent*

Voici ce que Marco Polo me raconta de son enfance :

« J'ai grandi dans une prison.

Non point une prison avec des murs, des barreaux, des gardiens ni des chaînes : une tout autre prison.

Lorsque j'étais enfant, je vivais dans une grande demeure fermée par une lourde porte en bois sculpté. En la franchissant, on débouchait sur une ruelle sombre et terreuse, comme il y en a tant à Venise. À main droite, dix pas plus loin, la ruelle s'arrêtait brusquement sur un canal. C'est là, sur un étroit quai, que les barques s'amarraient et déposaient légumes et poissons pour la maisonnée.

Pour aller jouer dehors, je tournais à main gauche et remontais ladite ruelle jusqu'à un carrefour en forme de croix latine. Le plus souvent, je prenais à droite vers le levant¹. Je franchissais un petit pont en bois enjambant un autre canal et poursuivais jusqu'à une placette pavée qui me paraissait alors immense. Là, je retrouvais des camarades de mon âge. Nous allions ensuite par une enfilade de ruelles étroites et populeuses jusqu'à une autre place, bordée d'un côté par une église en brique rouge et de l'autre par la lagune.

Cette seconde place était notre repaire : nous pouvions y rester des heures à pêcher, à jeter des cailloux dans l'eau et à regarder passer les navires. Pour mes camarades, la mer était comme un terrain de jeux. Pour moi, c'était un mur qui m'empêchait d'aller plus loin.

Dès mon plus jeune âge, j'ai compris que, où que j'aille dans Venise, en direction de la place San Marco ou de l'Arsenal, ou sur l'autre rive du Grand Canal en direction des quartiers de Santa Croce et de Dorsoduro, en marchant assez longtemps je finirais toujours par buter sur la lagune.

Venise est une île et, pour une raison que j'ignore, je l'ai toujours perçue comme une prison.

* * *

1. Le levant correspond à l'est ; le ponant, à l'ouest ; le septentrion, au nord ; le midi, au sud.

Mais la vérité est que, dès mon plus jeune âge également, j'ai su qu'il était possible de s'en échapper. Et vais vous relater le plus ancien souvenir qu'il me revienne.

Je devais avoir trois ans. Comme il faisait soleil, mon grand-père Andrea, qui est le père de mon père, avait décidé de m'emmener en promenade. Fier de ce grand honneur, j'avais pris place dans sa gondole et nous nous étions mis en route. Après avoir navigué sur le canal qui passait devant notre demeure, nous avons pris à main droite jusqu'au Grand Canal. Maintes barques et gondoles y voguaient dans tous les sens. Sur les rives, les palais des nobles de la cité se dressaient fièrement. Ce n'étaient point des demeures en bois ou en brique, comme la majorité des *casas* vénitiennes, mais des palais en pierre et en marbre, hauts de trois étages et percés de longues fenêtres en arcades. J'en étais fort ébloui.

Il ne s'écoula pas longtemps avant que nous n'atteignîmes l'unique pont en bois qui surplombait le Grand Canal. Mon grand-père accosta et m'aida à grimper sur le quai. Il me prit par la main et, se faufilant à travers une foule épaisse et criarde, me conduisit par une ruelle jusqu'à une grande place, le marché du Rialto.

Le spectacle qui s'offrit alors à moi est resté gravé au plus profond de ma mémoire.

Je me retrouvai au milieu d'un bouillonnement d'odeurs, de couleurs et de bruits. Les étals des marchands, les boutiques bordant le marché, les entrepôts

regorgeaient de marchandises toutes plus merveilleuses les unes que les autres. Ici, des sacs remplis d'épices précieuses et parfumées : cannelle, poivre, girofle, muscade... Là, du camphre, de la gomme arabique, de la myrrhe, du bois de santal... Plus loin, des soieries miroitantes, des plumes rouges et vertes de perroquets, des duvets d'autruche, des objets en ivoire ou en bois d'ébène scintillaient au soleil.

Du haut de mes trois ans, je ne savais où donner des yeux, des oreilles, du nez, envahi par une sorte d'ivresse.

Mon grand-père me conduisit ensuite vers une ruelle plus calme où se trouvaient les banques, puis vers celle des orfèvres. Au fond de leurs échoppes, des hommes travaillaient l'or, l'argent, les rubis, les saphirs, les perles ou les diamants pour en faire des bijoux magnifiques.

Nous prîmes alors à main droite et revînmes vers le bouillonnement du marché. Dans un brouhaha indescriptible, les marchands achetaient, vendaient, négociaient. À peine arrivés d'Orient ou d'Afrique, les biens changeaient de main et repartaient vers les grandes villes d'Europe et les palais des princes et des nobles.

Juste avant de remonter dans notre gondole, mon grand-père s'agenouilla devant moi pour se mettre à la hauteur de mes yeux et me dit :

— Tu vois, Marco, ton papa, c'est ça son travail.

* * *

Je n'avais jamais vu mon père.

Il était parti avant ma naissance, laissant sa femme à Venise, ignorant même sa grossesse.

En compagnie de son frère Maffeo, mon père Niccolò avait embarqué sur une nef chargée de marchandises variées en provenance d'Europe : fer, argent de Serbie, draps de Flandre ou encore toiles de Champagne. Ils avaient mis voile et, avec bon vent et sous la conduite de Dieu, avaient vogué sur la mer profonde. Après un mois de voyage, ils étaient arrivés à destination, Constantinople¹.

Constantinople, vous le savez, est sise à la frontière entre notre monde et le monde d'Orient. C'est en cette cité qu'arrive une partie des richesses que les marchands sarrasins² rapportent de Perse, d'Inde et d'au-delà : épices de toutes sortes, draps de soie et d'or, défenses d'éléphant.... C'est un lieu de très grand commerce.

Là, mon père et son frère avaient rejoint leur frère aîné Marco – dit Marco *il vecchio* –, qui y tenait un comptoir. Depuis l'an 1204, depuis que des navires vénitiens avaient aidé les croisés à s'emparer de Constantinople au détriment des Grecs, les marchands de Venise étaient les maîtres de ce commerce. Ils faisaient

1. Aujourd'hui Istanbul, en Turquie.

2. Musulmans, pour les Occidentaux du Moyen Âge.

venir sur leurs navires des marchandises d'Europe, les échangeaient contre celles d'Orient, puis renvoyaient celles-ci à Venise où elles étaient revendues avec grand profit sur le marché du Rialto. Ces échanges faisaient la fortune de Venise et celle de ma famille.

Et cependant que mon père commerçait à Constantinople, moi je naissais et grandissais à Venise.

Ainsi ai-je passé mon enfance sans jamais le voir.

Mais c'est vérité de dire qu'il ne me manquait pas, puisque je ne le connaissais pas. Et nombre de mes camarades étaient dans le même cas que moi, alors c'était chose presque normale que de ne pas avoir de père.

Enfin, ce père parti faire fortune au-delà des mers me donnait grand espoir : un jour, moi aussi je deviendrais marchand. Un jour, comme lui, je prendrais place sur une nef et j'irais à Constantinople.

Un jour, je m'enfuirais de ma prison vénitienne.

* * *

Il me revient le nom de celui qui devait m'aider à partir, le *signor* Lanzarotto.

Il était citoyen de Bologne, avait un visage creux et sec, et ne souriait jamais.

Nous étions une vingtaine d'élèves à suivre ses cours, tous de la même condition. À Venise, les enfants de

familles pauvres apprennent le métier directement avec leurs parents ou en apprentissage. Les enfants de familles nobles ont des précepteurs qui ne s'occupent que d'eux. Moi, qui suis issu d'une famille de commerçants aisés mais non point nobles, j'allais à l'école avec d'autres fils de commerçants, contre paiement de deux cents deniers l'an.

Mes camarades craignaient le *signor* Lanzarotto. Moi aussi, mais je savais que mon salut viendrait de lui.

La première année à l'école élémentaire, j'appris à reconnaître et à écrire les lettres et les chiffres. Le maître les avait dessinés sur un tableau accroché au mur de la classe et les pointait l'un après l'autre du bout de sa baguette. Les années suivantes, il nous enseigna le latin, qui nous permettrait de parler avec des commerçants d'autres contrées. Pour cet apprentissage, mon grand-père m'offrit des livres fort coûteux : l'*Ars Grammatica* de Donat, les *Distiques* de Caton, les *Fables* d'Ésope et des livres de prières.

J'étais doué pour les langues, ce qui me serait fort utile plus tard, mais c'est l'arithmétique qui avait ma préférence. Notre maître nous enseigna tout ce qu'un bon marchand doit savoir : tenir un livre de comptes, effectuer la répartition des profits et des pertes, calculer les intérêts d'un prêt, convertir des poids et mesures d'une unité vers une autre, par exemple un muid en minot, en setier ou en quart.

Je voulais être le meilleur élève de ma classe pour que mon père soit fier de moi et me fasse venir à Constantinople, une fois ma formation achevée.

* * *

Mais mon grand projet s'écroula brusquement.

Depuis quelque temps déjà, je sentais qu'on me taisait des choses : plusieurs fois, j'avais entendu ma mère et mon grand-père changer subitement de conversation à mon arrivée dans la pièce où ils se trouvaient.

J'avais neuf ou dix ans lorsque je découvris la vérité. J'étais caché derrière un lourd rideau du salon et j'épiais ma mère : elle venait de recevoir une missive. À la fébrilité avec laquelle elle lisait, je supposai que la lettre venait de mon père. Lorsqu'un marchand de Constantinople s'en retournait à Venise pour ses affaires, les autres lui confiaient parfois du courrier à remettre aux familles restées à la cité. Pour répondre, il fallait attendre qu'un Vénitien reparte vers Constantinople.

Les lettres étaient donc fort rares et ma mère ne me les donnait jamais à lire. À peine m'en soufflait-elle mot.

Lorsqu'elle eut fini sa lecture, elle se dirigea, comme estourbie, vers la grosse malle en bois sculpté dans laquelle elle rangeait le linge de maison. Elle l'ouvrit, plongea la main entre les draps et en sortit une fine